William Taubman, *The Last Comrade*

Gorbachev: His Life And Times

Andreï Kozovoï

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/10786>

DOI : 10.4000/monderusse.10786

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 673-677

ISBN : 978-2-7132-2747-9

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Andreï Kozovoï, « William Taubman, *The Last Comrade* », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 59/4 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/10786> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.10786>

William TAUBMAN

The Last Comrade

Gorbachev: His Life And Times

New York – Londres : W.W. Norton, 2017, 852 p.

« Ce n'est pas grave. Gorbačev est difficile à comprendre » (p. 1) : c'est en ces termes que Mihail Gorbačev rassura son interlocuteur, William Taubman, quand celui-ci lui avoua que sa biographie, commencée l'année précédente, avançait lentement. Gorbačev savait-il que Taubman, professeur émérite de l'Amherst College (Massachusetts), avait consacré vingt ans de sa vie à *Khrushchev : the man and his era* (2003), un portrait d'un homme également difficile à déchiffrer ?¹

Au vu du nombre d'entretiens que William Taubman s'est vu accorder par le dernier secrétaire général du Parti communiste d'Union soviétique², la première question que le lecteur est en droit de se poser porte sur la possibilité même d'écrire une biographie qui ne soit pas une *hagiographie*, un risque quand on traite d'un dirigeant encore en vie qui bénéficie en Occident d'une réputation « d'homme qui a changé le monde », d'un Prix Nobel de la paix³. Dans ses remerciements en fin d'ouvrage, Taubman affirme que son livre n'est pas une biographie « autorisée ». Cependant, dans le corps du texte, Gorbačev est bel et bien dépeint en « visionnaire », en homme qui a tourné la page du totalitarisme soviétique, a introduit en Russie les libertés fondamentales, éloigné le spectre de la Troisième Guerre mondiale, permis

la décommunisation en Europe médiane, la réunification allemande et la disparition de l'empire soviétique — sans verser pratiquement une seule goutte de sang.

Si pour Taubman, Gorbačev est « un héros tragique qui mérite notre indulgence et notre admiration » (p. 693), il l'est moins en raison de ses défauts personnels qu'en raison de la médiocrité de ses homologues : le El'cin de Taubman est un adversaire déloyal, un anti-intellectuel, un alcoolique et un populiste rongé par l'ambition ; les Américains (d'abord George Bush, Ronald Reagan fait exception) n'ont pas été à la hauteur non plus (à la différence d'un François Mitterrand, le seul qui ait vraiment tenu les Gorbačev en estime). Quant aux Soviétiques de la rue, le « matériau brut » (*raw material*, p. 688) sur lequel Gorbačev a travaillé, ils se sont montrés particulièrement ingrats avec leur « Moïse »⁴.

Si Taubman n'ignore pas la part d'ombre de Gorbačev — son conformisme parfois obséquieux sous Brežnev, sa tendance à la logorrhée en 1985-1988, son assurance confinant à l'arrogance en 1990-1991, quand, conspué chez lui et adulé en Occident, il se ferme sur lui-même, refusant la contradiction même quand elle vient de ses plus proches collaborateurs (p. 455) —, le portrait qu'il en dresse est celui d'un politique exemplaire, loin des intrigues de palais, d'un dirigeant profondément humain. Cette représentation découle en grande partie du parcours de Taubman lui-même. Dans les années soixante, alors jeune étudiant, l'Américain passa une année à l'université de Moscou où il fit la connaissance de nombreux intellectuels « libéraux » et publia un premier livre sur le vent du dégel qui soufflait. Sa biographie de Hruščev peut être considérée comme un tribut à la génération des « soixantistes » (*šestidesjatniki*), des « idéalistes » marqués par le XX^e Congrès, qui assistèrent à la mise à mort du « socialisme à visage humain » à Prague en 1968. Cette biographie de Gorbačev peut donc être vue comme la suite de celle de Hruščev, le tout constituant une sorte d'essai sur la naissance difficile de la démocratie en Russie⁵.

La tonalité « philogorbatchévienne » est aussi la conséquence d'un corpus documentaire constitué en majeure partie de matériaux publiés par la Fondation Gorbačev, dont on connaît le biais. Les documents d'archives inédits, en raison du caractère récent de la période, sont rares. Dans le chapitre consacré à la carrière régionale de Gorbačev, seulement cinq notes (sur 117) renvoient aux archives de Stavropol' — celles qui auraient normalement dû être le plus exploitées. La rubrique « documents inédits » contient en tout et pour tout un seul document, qui plus est américain — le rapport de la CIA sur la « succession de Gorbačev » d'avril 1991. L'auteur a mené une cinquantaine d'entretiens, mais ils figurent assez peu dans les notes et quand ils le sont, c'est pour avouer que les interviewés sont incapables de répondre à la question posée : ainsi James Baker et Condoleeza Rice disent ignorer pourquoi Gorbačev a si facilement cédé sur la question de la réunification allemande (p. 553). À d'autres occasions, ces sources orales ne font que répéter ce que l'on sait déjà par les Mémoires, comme Gorbačev confiant que « sa conscience l'avait tirailé » (p. 124) après l'envoi des troupes en Tchécoslovaquie.

Globalement, les sources de Taubman, qu'elles soient écrites et orales, sont quasiment toutes de nature politique. Ceci est particulièrement flagrant dans la liste

des entretiens, où l'un des rares qui ne soit pas un « décideur » est le sociologue Lev Gudkov. Taubman évoque le « terreau » — la société soviétique —, son « horizon d'attente », de manière superficielle, sans vraiment se demander si Gorbačev n'a fait que céder aux forces « souterraines » à l'œuvre avant son avènement, comme quand il a permis la sortie du film *Repentance*, une allégorie de Stalin qui avait été précédemment censurée (p. 248)⁶. De ce point de vue, la deuxième partie du sous-titre (*his life and times*) est trompeuse, tant les questions posées sont quasi exclusivement centrées sur Gorbačev et son entourage proche, envisagées sous l'angle du politique : comment un système aussi rigide a-t-il pu produire un dirigeant aussi créatif ? Gorbačev avait-il un vrai projet politique et économique en arrivant au pouvoir, ou n'a-t-il été qu'un tacticien brillant que les Occidentaux, à commencer par Thatcher (une farouche anticommuniste avec laquelle il eut paradoxalement de très bonnes relations) ont poussé à ouvrir la « boîte de Pandore » ? Pourquoi Gorbačev accepta aussi facilement le démantèlement du « bloc communiste » européen, au point de ne pas convoquer de réunion du Politburo après la chute du mur de Berlin ? Ces questions qui demeurent importantes, ne sont pas pour autant originales et les réponses qu'apporte Taubman (quand il n'écrit pas, comme il le fait souvent, que « Gorbačev demeure difficile à comprendre ») ne le sont pas vraiment non plus.

D'autres approches, on le sait, sont pourtant possibles. Taubman ne remplace pas Gorbačev dans le temps long, ne se pose pas la question de la « culture politique » de Gorbačev, de sa compréhension des notions telles que « démocratie » ou « socialisme » — un angle qui aurait poussé l'auteur à se détourner des routes balisées de l'histoire événementielle pour emprunter les chemins tortueux de la culture politique. S'il évoque la question des origines de Gorbačev, de son rapport compliqué à Stalin, de ses lectures, et notamment d'auteurs marxistes « hérétiques » (Gramsci ou Garaudy), Taubman ne cherche pas à rendre compte de la « schizophrénie » à l'œuvre chez le dirigeant, soit la présence simultanée d'un « humanisme », d'une « décence », et en même temps d'une admiration sans borne de Lenin, le responsable d'une des plus grandes saignées de l'histoire russe, qui a préfiguré Stalin. Il ne questionne pas le rapport de Gorbačev à la Russie tsariste, en partant de son modèle historique qu'était Aleksandr II. Le portrait psychologique du dirigeant, en l'occurrence la fameuse question du narcissisme, n'est qu'effleuré⁷.

La question des relations avec Brežnev et Andropov, dirigeants qui ont joué un rôle déterminant dans l'ascension de Gorbačev et contribué à sa maturation⁸, n'est également évoquée que superficiellement. Quand Taubman décrit la première rencontre entre les deux hommes (p. 122), il mentionne l'évocation par Brežnev de ses souvenirs de guerre, une thématique favorite du secrétaire général. Mais Taubman — et c'est une tendance qu'on retrouve à d'autres moments clés de l'ouvrage — n'en profite pas pour engager la discussion sur une différence essentielle entre Gorbačev et Brežnev, le fait que le premier n'avait que dix ans quand la guerre a commencé ; et donc que les notions de « guerre » et de « paix » revêtaient une tout autre connotation pour Gorbačev, lui qui n'avait pas participé, même indirectement comme Brežnev, aux combats. De même, on aurait aimé en savoir davantage sur le rôle de Gorbačev dans les débats économiques qui agitent l'URSS à la fin

des années 1980 – début 1990, la manière dont il comprenait au fond l'économie dirigée et l'économie de marché, pensant notamment que les réformes économiques et politiques allaient forcément de pair — idée qui fut contredite, on le sait, par le parcours de la Chine⁹.

On pourrait multiplier les exemples de « chemins qui n'ont pas été empruntés », mais ce serait oublier un fait essentiel : dans le jargon du monde de l'édition, ce livre est « une grande biographie ». Les nombreuses photos et anecdotes, les citations et dialogues, le choix d'un plan chronologique du livre indiquent clairement qu'il vise à séduire un public de non-spécialistes. La vie de Gorbačev est découpée en dix-neuf chapitres chronologiques qui ne prennent aucun risque. L'année 1989 est la seule pour laquelle Taubman s'essaie à l'approche thématique, et encore, de manière assez simpliste, en distinguant les problèmes intérieurs et extérieurs, ce que l'on appelle, dans le jargon de l'historien, « un plan à tiroir », plutôt insatisfaisant, car s'il est une année où il est difficile de séparer les problèmes intérieurs de ceux de l'étranger, c'est bien 1989¹⁰.

C'est parce qu'il s'adresse au grand public que Taubman s'attarde tout particulièrement sur la relation entre Gorbačev et son épouse, Raisa, première (et dernière pour l'instant) véritable *first lady* russe, avant, pendant et après sa carrière au sommet. L'émotion est ici au rendez-vous : « Non, je continuerai de vivre avec elle. Notre dialogue continue » (p. 675), répondait Gorbačev en 2001 à la question de son possible remariage après la disparition de son épouse des suites d'un cancer. Une relation « fusionnelle », quasiment sans anicroches¹¹ qui constitue une anomalie dans la culture politique soviétique — mais non russe, puisqu'elle n'est pas sans rappeler l'affection de Nikolaj II, le dernier tsar russe, pour sa femme Aleksandra. Sur ce plan, Gorbačev appartient bel et bien à la grande histoire russe et non simplement soviétique, ce qui n'est pas forcément un compliment car l'ancien dirigeant, ces dernières années, a témoigné à plusieurs reprises de son soutien à Vladimir Putin, et notamment dans ses choix de politique étrangère (notamment l'annexion de la Crimée). Un soutien évidemment insuffisant pour le « racheter » pour des centaines de milliers de Russes qui continuent à le considérer comme un « Judas » et à lui vouer une haine totale, au point de pousser sa fille et ses petits-enfants à émigrer en Allemagne, pays qui, on le sait, lui doit tant. Une étude poussée de cette haine, par exemple à partir de commentaires sur Internet constituerait certainement une belle étude de cas de l'opinion publique russe.

La liste des reproches peut sembler longue, mais elle n'enlève rien au fait que l'ouvrage, tant qu'on le considère comme une « grande biographie », et non une monographie problématisée destinée à un public de spécialistes, demeure le portrait le plus détaillé, à ce jour, de « l'homme de Stavropol' ».

1 – J'ai croisé William Taubman à la Fondation Gorbačev en mai 2005, quand je travaillais sur ma thèse de doctorat. Je lui ai demandé si une traduction en français de la biographie de Hruščev était en vue. L'historien américain me tendit alors la carte de Gaël Moullec, chargé de traduire l'ouvrage pour les éditions Belin. Le projet fut sans doute abandonné en raison de la parution en 2010 de la biographie de Jean-Jacques Marie chez Payot.

2 – Huit fois entre avril 2007 et juin 2016. L'entretien cité au début de cette note, daté de 2006, ne figure pas dans la liste en fin d'ouvrage.

3 – Deux premières biographies parurent en 1990 : Richard Sakwa, *Gorbachev and his reforms, 1985-1990* et Gail Sheinis, *The man who changed the world : the lives of Mikhail S. Gorbachev* ; puis vinrent Robert Kaiser : *Why Gorbachev happened : his triumph and failures* (1991), Archie Brown (pendant longtemps le « doyen » des études gorbatchéviennes) : *The Gorbachev factor* (1996) et George W. Breslauer, *Gorbachev and Yeltsin as leaders* (2002). En France, la première biographie fut celle de Françoise Thom, un rare exemple d'ouvrage qui prenait ses distances : *Le moment Gorbatchev* (Pluriel, 1991). Plus récent, Bernard Lecomte (*Gorbachev*, Perrin, 2014, réédition Tempus, 2017), ancien envoyé spécial à Moscou, est bien plus laudateur.

4 – La comparaison n'est pas anodine. Voir sa confession rapportée par Kissinger à Bush : « Je tente d'emmener mon peuple vers une destination qu'ils ne comprennent pas et sur une route que beaucoup ne veulent pas emprunter. » (p. 471).

5 – Taubman écrit que cette biographie lui a été inspirée par Svetlana Savranskaïa, historienne américaine d'origine russe. Ici et plus loin, j'utilise les discussions de la table ronde du 4 septembre 2018. URL : <https://networks.h-net.org/node/28443/discussions/2282441/h-diplo-roundtable-xx-1-gorbachev-his-life-and-times> (consulté le 29 octobre 2018).

6 – Sur la société soviétique à l'époque de Gorbačev, consulter : Donald Filtzer, *Soviet Workers and the Collapse of Perestroika. The Soviet Labour Process and Gorbachev's Reforms, 1985-1991*, 1994 ; Alexei Yurchak, *Everything was forever, until it was no more : the last Soviet generation*, Princeton university press, 2006 ; Carole Sigman, *Clubs politiques et perestroïka en Russie: Subversion sans dissidence*, 2009. Sur le cinéma, voir Anna Lawton, *Before the Fall. Soviet Cinema in the Gorbachev years*, 2007. Sur les nationalismes, voir Mark Beissinger, *Nationalist Mobilization and the Collapse of the Soviet State*, 2002. Aucun de ces ouvrages ne figure dans la bibliographie de Taubman.

7 – Sur cette question, voir l'article en ligne de Rose McDermott, « The nature of narcissism », H-Diplo / ISSF, 15 juin 2018. URL : <http://tiny.cc/PR-1-5BE> ; et les réponses de Geoffrey Roberts, « Stalin, Trump and the politics of narcissism », <http://tiny.cc/PR-1-5BG>, et de Uri Bar-Joseph, <http://tiny.cc/PR-1-5BG-Response> (consultés le 31 octobre 2018).

8 – Dans mon ouvrage, *La chute de l'Union soviétique, 1982-1991* (Tallandier, 2011), je décris Brežnev, Andropov et Černenko comme des « couveuses de la perestroïka ».

9 – Voir le livre de Chris Miller, qui ne figure pas dans la bibliographie de Taubman : *The struggle to save the Soviet economy : Mikhail Gorbachev and the collapse of the USSR* (The University of North Carolina Press, 2016).

10 – Privilégier le plan chronologique ne trahit pas nécessairement la volonté de vulgariser, puisqu'on retrouve ce choix dans le plan de biographies « scientifiques » : voir Sophie Cœuré, *Pierre Pascal. La Russie entre communisme et christianisme*, Noir sur Blanc, 2014.

11 – Parmi les rares fois où Gorbačev s'emporta contre Raïsa publiquement, ce fut début 1990, à Vilnius, quand il débattit des « bienfaits » de l'annexion soviétique de la république avec un vieil ouvrier réclamant « l'indépendance totale ». Le débat tourna à son désavantage ce qui agaça profondément Gorbačev qui s'en prit à Raïsa quand celle-ci tenta de le calmer (p. 504).

Andreï Kozovoi
Université de Lille